

MARIA PETERSEN

Rapport de voyage

2012

11/10/2012

Rapport sur un séjour de 3 semaines, passé sur l'île de Kyûshû au Japon.

Rapport de voyage

Prologue

Je suis partie le 27 août 2012, en compagnie d'une amie, Gabrielle. Le voyage en lui-même était long : on a fait une escale à Shanghai, où on devait attendre 8 heures à l'aéroport, et cela suite à une nuit presque sans sommeil, au bord de l'avion. Puis, ce qui ne nous facilita point les choses, notre avion a été retardé de deux heures, à cause du mauvais temps.

Au final, on a atterri au Japon, Fukuoka vers 16h, l'heure qu'on était sensé se présenter à l'auberge. Très fatiguées, on a été envahi par un mixte de joie, d'excitation et de stress. Le mail envoyé par l'auberge quelques jours auparavant, indiquait qu'il fallait prévenir en cas de retard. On s'est donc précipité vers les téléphones publics, avec une pièce de 100 yens, et on a voulu appeler l'auberge. Coup fatal, le numéro qu'on avait appelé n'était pas distribué. On réessaie. Même message. A ce moment précis, tous les scénarios possibles, animés par le manque de sommeil, nous sont passés par la tête : « si on arrive en retard, on perd peut être notre réservation. Peut être qu'il faudra qu'on paie une nouvelle chambre. Comment fait-on si l'auberge n'existe pas ? On s'est fait arnaqué ! »

Pas de panique. On s'est dirigé vers la sortie de l'aéroport, pour nous rendre à l'adresse de l'auberge, ou au moins là où on supposait qu'il se trouvait. A peine avons-nous transgressé les grandes portes, qu'un gentil homme en bleu vient nous voir, les yeux grands ouverts : « Hakata ? Hakata eki ? ». On a simplement fait un signe de tête, et il nous a mis dans un bus. Un, deux, trois, on était arrivé à la station de train du nom de Hakata, qui devait nous servir de repère pour trouver l'auberge. Seul petit problème, il pleuvait des cordes.

Tout d'abord, on a essayé de s'y rendre à pied mais très rapidement, on s'est rendu compte que ne connaissant pas le chemin, on ne pouvait risquer que le plan devienne illisible à cause de la pluie. On a donc cherché un taxi devant la station de train. Nouvelle surprise. Une femme en uniforme et un parapluie à la main est venue nous voir, et nous a demandé : « taxi ? ». Elle nous a ensuite guidées vers la voiture en nous protégeant de la pluie, puis un conducteur aux gants blancs, s'est occupé de nos bagages. Il nous a conduit jusqu'à l'auberge (qui existait bel et bien), et a reçu le paiement avec reconnaissance, alors qu'on avait mouillé ses sièges avec nos habits trempés. A l'auberge on nous a accueillies les bras ouverts, et on a eu la clé de la chambre.

On était au Japon.

Le Japon

Cette première expérience reflète très bien ce qu'on a vécu par la suite. L'accueil, la qualité du service et la gentillesse de tous les japonais que nous avons rencontrés. Peut être que nous avons seulement eu de la chance.

Pendant quelques jours, on s'est promené dans Fukuoka pour voir un peu la ville, puis le 1 septembre, on a pris le train pour Ômuta où on allait participer à un camp de travail. Le groupe nous attendait patiemment devant la gare, deux jeunes japonais et une française : Ryo, Keisuke et Audrey. Kuma-san, la personne qui devait s'occuper de nous pendant les deux semaines, nous a pris dans sa voiture et nous a déposé devant un endroit appelé le *Tokitsu*. Ici, des femmes souriantes nous ont servis à manger, en attendant un dernier membre, qui s'était perdu dans la ville (Andrew, écossais). Leur cuisine était délicieuse.

Nous étions logés dans un atelier de travail, le *Wai Wai Kan*. Une grande salle pour nous tous. A la japonaise, on dormait par terre, puis le matin on rangeait nos affaires, on installait la table et on mangeait au même endroit. Nous n'avions pas de salle de bain, seulement des toilettes, ce qui nous a emmené à prendre nos bains du soir chez les voisins. Ces visites chaleureuses font partie de mes meilleurs souvenirs. On arrivait le soir, notre hôte nous installait, puis nous servait du thé, des sucreries et nous offrait également de nombreux *Omiyage*¹. On avait parlé des ces coutumes en cours, mais les vivre est une chose tout à fait différente. J'avais moi-même du mal à exprimer ma reconnaissance.

Le travail en soi était physiquement dur : on devait couper du bambou, et ensuite le brûler. Il nous arrivait également d'en ramener une petite quantité au *Wai Wai Kan*, où nous les traitions pour en faire des lanternes. Or, aussi dur qu'était le travail, aussi plaisant était la compagnie des gens habitant le village. Très ouverts et souriants, ils essayaient souvent de communiquer avec nous. On leur répondait dans le meilleur de nos capacités, et on arrivait souvent à mener des petites conversations. Pendant les pauses, ils nous apportaient desserts glacés et bonbons, et semblaient se plaire à regarder nos visages illuminés lorsqu'on se rafraîchissait grâce à leur casse-croûte. J'avais personnellement l'impression que ça les rendaient heureux de nous rendre heureux, alors qu'en principe, c'était nous les volontaires et c'était nous qui étions là pour les aider, eux.

Les deux semaines se sont déroulées tranquillement, dans une routine très rassurante et de temps en temps, nous avons des journées libres. Le premier de ces jours, nous sommes allés visiter Kumamoto. Keisuke était un excellent guide, car il s'avérait qu'il faisait ses études dans cette même ville. Nous sommes passés par le château de Kumamoto, très

1 Cadeau qu'on offre après un voyage, lors d'une visite chez quelqu'un et à bien d'autres occasions

impressionnant (surtout par sa taille), nous avons mangé des *ramen*² et nous avons visité un *game-center*³. Le second jour de repos, nous sommes partis voir le volcan d'Aso (très beau, mais les gaz nous ont rapidement fait tousser) puis nous nous sommes baignés dans les *onsen*⁴ (j'y suis restée un peu trop longtemps, et je pris l'apparence d'une crevette jusqu'au lendemain).

Les gens qui habitaient le village nous ont également initiés à leur culture. Ils nous ont préparés des soirées d'échange, où nous pouvions goûter à des spécialités de la région. Par exemple, nous avons pu assister à une soirée bambou, où nous avons aidé à fabriquer la vaisselle à partir des bambous que nous avons coupés. Pour cette même soirée, ils nous avaient cuisinés du *take raizu*, « du riz de bambou », que nous avons dévoré avec beaucoup d'enthousiasme. Ils nous ont enseignés une danse traditionnelle, nous ont préparé la cérémonie du thé et nous ont même honoré avec une chanson traditionnelle qui nous a mis les larmes aux yeux.

Le plus douloureux de mes souvenirs doit être le départ de cette ville chaleureuse et rassurante et la séparation avec ces personnes que j'ai fini par aimer. Mes souvenirs sont un trésor, dont je ne veux jamais me séparer.

Ils m'ont appris beaucoup de choses, mais la plus importante doit être le sens de la communauté. Je ne me suis jamais sentie moins seule, ni mieux accompagnée que pendant mes deux semaines à Ômuta. C'est le voyage le plus enrichissant que j'ai pu faire jusqu'à aujourd'hui.

2 Nouilles chinoises

3 Salle de jeux très populaire chez les jeunes au Japon

4 Les sources chaudes japonaises, aménagées en bain public

Épilogue

Il était temps de rentrer. On a préparé nos bagages, vérifié que rien ne manquait et on s'est mise en marche pour nous rendre à la station Hakata d'où on avait prévu de prendre le métro jusqu'à l'aéroport. Le chemin, on le connaissait bien, parce que Fukuoka, c'était notre ville. On savait où on était, et on savait où on allait. Le vent était fort et nous sauvait des sueurs qui seraient naturellement apparu sur nos fronts, en portant le poids que nous portions. A mi-chemin on a dû s'arrêter, pour reposer un peu nos dos douloureux. Un policier nous a regardé avec bienveillance, et là, surprise. Il s'approche de nous, met sa main dans la poche et sort deux bonbons, un pour Gabrielle et un pour moi. Avec un sourire plein de compassion, il nous offre quelques mots encourageants, puis on repart rechargées en énergie, de nouveau impressionnées par la gentillesse des japonais. On prend le métro, et on arrive à l'aéroport. Notre avion est retardé de plusieurs heures à cause d'un typhon. Ce n'est pas grave, on enregistre nos bagages, on fait le tour des boutiques et on mange avec un ticket restaurant qui nous a été offert à cause du retard de l'avion. Alors qu'on s'apprête à passer l'immigration, on nous apprend que notre avion a été annulé. Air China, la compagnie avec qui on voyageait nous propose de reprendre le même avion le lendemain. On demande alors s'ils peuvent nous trouver des accommodations pour dormir. La réponse est négative. De nouveau la panique. On se retrouve dans la même situation qu'à notre arrivée : on se presse vers l'information pour demander s'ils peuvent appeler notre auberge pour nous, et ils nous prient de vouloir nous servir du téléphone public. Nos regards se croisent, et on pense toutes les deux la même chose : « le téléphone public ne nous aime pas », mais on n'a pas le choix. De retour devant la boîte grise, on essaie une nouvelle fois de lire les instructions. Un miracle se produit, on comprend. Notre séjour a dû nous transformer, améliorer nos capacités de réflexion car cette fois-ci on a réussi à avoir notre auberge au téléphone. Ils ont bien une chambre de libre qui peut nous accueillir pour la nuit. On profite d'une dernière soirée à Fukuoka, pour manger des sushis, chose qu'on n'avait pas eu le temps de faire (on ne peut quand même pas partir du Japon, sans avoir goûté leur sushi), et le lendemain, on est reparti pour la France.